

LEÏLA SLIMANI

**LE PAYS
DES AUTRES**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DANS LE JARDIN DE L'OGRE, roman, 2014 (« Folio » n° 6062). Prix littéraire de la Mamounia 2015.

CHANSON DOUCE, roman, 2016 (« Folio » n° 6492, « Écoutez-Lire »). Prix Goncourt 2016, prix des Lecteurs Gallimard 2016, Grand Prix des lectrices de *Elle* 2017 et Grand Prix des lycéennes de *Elle* 2017.

Aux Éditions de l'Aube

LE DIABLE EST DANS LES DÉTAILS, 2016.

SIMONE VEIL, MON HÉROÏNE, illustrations de Pascal Lemaître, 2017.

COMMENT J'ÉCRIS. CONVERSATION AVEC ÉRIC FOTTORINO, 2018.

Aux Éditions Les Arènes

PAROLES D'HONNEUR, dessin de Laetitia Coryn, 2017.

SEXE ET MENSONGE. LA VIE SEXUELLE AU MAROC, 2017.

LE PAYS DES AUTRES

LEÏLA SLIMANI

LE PAYS
DES AUTRES

PREMIÈRE PARTIE

La guerre, la guerre, la guerre

roman

nrf

GALLIMARD

*À la mémoire d'Anne et d'Atika
dont la liberté ne cesse de m'inspirer.*

À ma mère adorée.

La damnation de ce mot : métissage, inscrivons-la
en énorme sur la page.

ÉDOUARD GLISSANT,
L'intention poétique

I

La première fois que Mathilde visita la ferme, elle pensa : « C'est trop loin. » Un tel isolement l'inquiétait. À l'époque, en 1947, ils ne possédaient pas de voiture et ils avaient parcouru les vingt-cinq kilomètres qui les séparaient de Meknès sur une vieille trotteuse, conduite par un Gitan. Amine ne prêtait pas attention à l'inconfort du banc en bois ni à la poussière qui faisait tousser sa femme. Il n'avait d'yeux que pour le paysage et il se montrait impatient d'arriver sur les terres que son père lui avait confiées.

En 1935, après des années de labeur comme traducteur dans l'armée coloniale, Kadour Belhaj avait acheté ces hectares de terres couvertes de rocaïlle. Il avait raconté à son fils son espoir d'en faire une exploitation florissante qui pourrait nourrir des générations d'enfants Belhaj. Amine se souvenait du regard de son père, de sa voix qui ne tremblait pas quand il exposait ses projets pour la ferme. Des arpents de vignes, lui avait-il expliqué, et des hectares entiers dévolus aux céréales. Sur la partie la plus ensoleillée de la colline, il faudrait

construire une maison, entourée d'arbres fruitiers et de quelques allées d'amandiers. Kadour était fier que cette terre soit à lui. « Notre terre ! » Il prononçait ces mots non pas à la manière des nationalistes ou des colons, au nom de principes moraux ou d'un idéal, mais comme un propriétaire heureux de son bon droit. Le vieux Belhaj voulait être enterré ici et qu'y soient enterrés ses enfants, que cette terre le nourrisse et qu'elle abrite sa dernière demeure. Mais il mourut en 1939, alors que son fils s'était engagé dans le régiment des spahis et portait fièrement le burnous et le sarouel. Avant de partir sur le front, Amine, fils aîné et désormais chef de famille, loua le domaine à un Français originaire d'Algérie.

Quand Mathilde demanda de quoi était mort ce beau-père qu'elle n'avait pas connu, Amine toucha son estomac et il hocha la tête en silence. Plus tard, Mathilde apprit ce qui était arrivé. Kadour Belhaj souffrait, depuis son retour de Verdun, de maux de ventre chroniques, et aucun guérisseur marocain ou européen n'était parvenu à le soulager. Lui qui se vantait d'être un homme de raison, fier de son éducation et de son talent pour les langues étrangères, s'était traîné, honteux et désespéré, dans le sous-sol qu'occupait une chouafa. La sorcière avait tenté de le convaincre qu'il était envoûté, qu'on lui en voulait et que cette douleur était le fait d'un ennemi redoutable. Elle lui avait tendu une feuille de papier pliée en quatre qui contenait une poudre jaune safran. Le soir même, il avait bu le remède dilué dans de l'eau et il était mort en quelques heures, dans des souffrances atroces. La famille n'aimait pas en parler. On avait honte de la naïveté du père et des circonstances de son décès car le

vénérable officier s'était vidé dans le patio de la maison, sa djellaba blanche trempée de merde.

En ce jour d'avril 1947, Amine sourit à Mathilde et il pressa le cocher, qui frottait ses pieds sales et nus l'un contre l'autre. Le paysan fouetta la mule avec plus de vigueur et Mathilde sursauta. La violence du Gitan la révoltait. Il faisait claquer sa langue, « Ra », et il abattait son fouet contre la croupe squelettique de la bête. C'était le printemps et Mathilde était enceinte de deux mois. Les champs étaient couverts de soucis, de mauves et de bourrache. Un vent frais agitait les tiges des tournesols. De chaque côté de la route se trouvaient les propriétés de colons français, installés ici depuis vingt ou trente ans et dont les plantations s'étendaient en pente douce, jusqu'à l'horizon. La plupart venaient d'Algérie et les autorités leur avaient octroyé les meilleures terres et les plus grandes superficies. Amine tendit un bras et il mit son autre main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil de midi et contempler la vaste étendue qui s'offrait à lui. De l'index, il montra à sa femme une allée de cyprès qui ceignait la propriété de Roger Mariani qui avait fait fortune dans le vin et l'élevage de porcs. Depuis la route, on ne pouvait pas voir la maison de maître ni même les arpents de vignes. Mais Mathilde n'avait aucun mal à imaginer la richesse de ce paysan, richesse qui la remplissait d'espoir sur son propre sort. Le paysage, d'une beauté sereine, lui rappelait une gravure accrochée au-dessus du piano, chez son professeur de musique à Mulhouse. Elle se souvint des explications de celui-ci : « C'est en Toscane, mademoiselle. Un jour peut-être irez-vous en Italie. »

La mule s'arrêta et se mit à brouter l'herbe qui poussait sur le bord du chemin. Elle n'avait aucune intention de gravir la pente qui leur faisait face et qui était couverte de grosses pierres blanches. Furieux, le cocher se redressa et il agonit la bête d'insultes et de coups. Mathilde sentit les larmes monter à ses paupières. Elle essaya de se retenir, elle se colla contre son mari qui trouva sa tendresse déplacée.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda Amine. »

— Dis-lui d'arrêter de frapper cette pauvre mule. »

Mathilde posa sa main sur l'épaule du Gitan et elle le regarda, comme un enfant qui cherche à amadouer un parent furieux. Mais le cocher redoubla de violence. Il cracha par terre, leva le bras et dit : « Tu veux tâter du fouet toi aussi ? »

L'humeur changea et aussi le paysage. Ils arrivèrent au sommet d'une colline aux flancs râpés. Plus de fleurs, plus de cyprès, à peine quelques oliviers qui survivaient au milieu de la rocaille. Une impression de stérilité se dégageait de cette colline. On n'était plus en Toscane, pensa Mathilde, mais au far west. Ils descendirent de la carriole et ils marchèrent jusqu'à une petite bâtisse blanche et sans charme, dont le toit consistait en un vulgaire morceau de tôle. Ce n'était pas une maison, mais une sommaire enfilade de pièces de petite taille, sombres et humides. L'unique fenêtre, placée très haut pour se protéger des invasions de nuisibles, laissait pénétrer une faible lumière. Sur les murs, Mathilde remarqua de larges auréoles verdâtres provoquées par les dernières pluies. L'ancien locataire vivait seul ; sa femme était rentrée à Nîmes après avoir perdu un enfant et il n'avait

jamais songé à faire de ce bâtiment un endroit chaleureux, susceptible d'accueillir une famille. Mathilde, malgré la douceur de l'air, se sentit glacée. Les projets qu'Amine lui exposait la remplissaient d'inquiétude.

★

Le même désarroi l'avait saisie quand elle avait atterri à Rabat, le 1^{er} mars 1946. Malgré le ciel désespérément bleu, malgré la joie de retrouver son mari et la fierté d'avoir échappé à son destin, elle avait eu peur. Elle avait voyagé pendant deux jours. De Strasbourg à Paris, de Paris à Marseille puis de Marseille à Alger, où elle avait embarqué dans un vieux Junkers et avait cru mourir. Assise sur un banc inconfortable, au milieu d'hommes aux regards fatigués par les années de guerre, elle avait eu du mal à retenir ses cris. Pendant le vol, elle pleura, elle vomit, elle pria Dieu. Dans sa bouche se mêlèrent le goût de la bile et celui du sel. Elle était triste, non pas tant de mourir au-dessus de l'Afrique, mais à l'idée d'apparaître sur le quai où l'attendait l'homme de sa vie dans une robe fripée et maculée de vomi. Finalement elle atterrit saine et sauve et Amine était là, plus beau que jamais, sous ce ciel d'un bleu si profond qu'on aurait dit qu'il avait été lavé à grande eau. Son mari l'embrassa sur les joues, attentif aux regards des autres passagers. Il lui saisit le bras droit d'une façon qui était à la fois sensuelle et menaçante. Il semblait vouloir la contrôler.

Ils prirent un taxi et Mathilde se serra contre le corps d'Amine qu'elle sentait, enfin, tendu de désir, affamé d'elle. « Nous allons dormir à l'hôtel ce soir »,

annonça-t-il à l'adresse du chauffeur et, comme s'il voulait prouver sa moralité, il ajouta : « C'est ma femme. Nous venons de nous retrouver. » Rabat était une petite ville, blanche et solaire, dont l'élégance surprit Mathilde. Elle contempla avec ravissement les façades art déco des immeubles du centre et elle colla son nez contre la vitre pour mieux voir les jolies femmes qui descendaient le cours Lyautey, leurs gants assortis à leurs chaussures et à leur chapeau. Partout, des travaux, des immeubles en chantier devant lesquels des hommes en haillons venaient demander du travail. Là des bonnes sœurs marchaient à côté de deux paysannes, portant sur leur dos des fagots. Une petite fille, à qui l'on avait coupé les cheveux à la garçonne, riait sur un âne qu'un homme noir tirait. Pour la première fois de sa vie, Mathilde respirait le vent salé de l'Atlantique. La lumière faiblit, gagna en rose et en velouté. Elle avait sommeil et elle s'apprêtait à poser sa tête sur l'épaule de son mari quand celui-ci annonça qu'on était arrivés.

Ils ne sortirent pas de la chambre pendant deux jours. Elle, qui était pourtant si curieuse des autres et du dehors, refusa d'ouvrir les volets. Elle ne se lassait pas des mains d'Amine, de sa bouche, de l'odeur de sa peau, qui, elle le comprenait maintenant, avait à voir avec l'air de ce pays. Il exerçait sur elle un véritable envoûtement et elle le suppliait de rester en elle aussi longtemps que possible, même pour dormir, même pour parler.

La mère de Mathilde disait que c'était la souffrance et la honte qui ravivaient le souvenir de notre condition d'animal. Mais jamais on ne lui avait parlé de ce plaisir-là. Pendant la guerre, les soirs de désolation et

de tristesse, Mathilde se faisait jouir dans le lit glacé de sa chambre, à l'étage. Lorsque retentissait l'alarme qui annonçait les bombes, quand commençait à se faire entendre le vrombissement d'un avion, Mathilde courait, non pas pour sa survie, mais pour assouvir son désir. À chaque fois qu'elle avait peur, elle montait dans sa chambre dont la porte ne fermait pas mais elle se fichait bien que quelqu'un la surprenne. De toute façon les autres aimaient rester groupés dans les trous ou dans les sous-sols, ils voulaient mourir ensemble, comme des bêtes. Elle s'allongeait sur son lit, et jouir était le seul moyen de calmer la peur, de la contrôler, de prendre le pouvoir sur la guerre. Allongée sur les draps sales, elle pensait aux hommes qui partout traversaient des plaines, armés de fusils, des hommes privés de femmes comme elle était privée d'homme. Et tandis qu'elle appuyait sur son sexe, elle se figurait l'immensité de ce désir inassouvi, cette faim d'amour et de possession qui avait saisi la terre entière. L'idée de cette lubricité infinie la plongeait dans un état d'extase. Elle jetait la tête en arrière et, les yeux révulsés, elle imaginait des légions d'hommes venir à elle, la prendre, la remercier. Pour elle, peur et plaisir se confondaient et dans les moments de danger, sa première pensée était toujours celle-là.

Au bout de deux jours et deux nuits, Amine dut presque la tirer du lit, mort de soif et de faim, pour qu'elle accepte de s'attabler à la terrasse de l'hôtel. Et là encore, tandis que le vin lui réchauffait le cœur, elle pensait à la place qu'Amine, bientôt, reviendrait combler entre ses cuisses. Mais son mari avait pris un air sérieux. Il dévora la moitié d'un poulet avec les mains et

voulut parler d'avenir. Il ne remonta pas avec elle dans la chambre et s'offusqua qu'elle lui propose une sieste. Plusieurs fois, il s'absenta pour passer des coups de téléphone. Quand elle lui demanda à qui il avait parlé et quand ils quitteraient Rabat et l'hôtel, il se montra très vague. « Tout ira très bien, lui disait-il. Je vais tout arranger. »

Au bout d'une semaine, alors que Mathilde avait passé l'après-midi seule, il rentra dans la chambre, nerveux, contrarié. Mathilde le couvrit de caresses, elle s'assit sur ses genoux. Il trempa ses lèvres dans le verre de bière qu'elle lui avait servi et il dit : « J'ai une mauvaise nouvelle. Nous devons attendre quelques mois avant de nous installer sur notre propriété. J'ai parlé au locataire et il refuse de quitter la ferme avant la fin du bail. J'ai essayé de trouver un appartement à Meknès, mais il y a encore beaucoup de réfugiés et rien à louer pour un prix raisonnable. » Mathilde était désespérée.

« Et que ferons-nous alors ? »

— Nous allons vivre chez ma mère en attendant. »

Mathilde sauta sur ses pieds et elle se mit à rire.

« Tu n'es pas sérieux ? » Elle avait l'air de trouver la situation ridicule, hilarante. Comment un homme comme Amine, un homme capable de la posséder comme il l'avait fait cette nuit, pouvait-il lui faire croire qu'ils allaient vivre chez sa mère ?

Mais Amine ne goûta pas la plaisanterie. Il resta assis, pour ne pas avoir à subir la différence de taille entre sa femme et lui. D'une voix glacée, les yeux fixés sur le sol en granito, il affirma :

« Ici, c'est comme ça. »

Cette phrase, elle l'entendrait souvent. À cet instant précis, elle comprit qu'elle était une étrangère, une femme, une épouse, un être à la merci des autres. Amine était sur son territoire à présent, c'était lui qui expliquait les règles, qui disait la marche à suivre, qui traçait les frontières de la pudeur, de la honte et de la bienséance. En Alsace, pendant la guerre, il était un étranger, un homme de passage qui devait se faire discret. Lorsqu'elle l'avait rencontré durant l'automne 1944 elle lui avait servi de guide et de protectrice. Le régiment d'Amine était stationné dans son bourg à quelques kilomètres de Mulhouse et ils avaient dû attendre pendant des jours des ordres pour avancer vers l'est. De toutes les filles qui encerclèrent la Jeep le jour de leur arrivée, Mathilde était la plus grande. Elle avait des épaules larges et des mollets de jeune garçon. Son regard était vert comme l'eau des fontaines de Meknès, et elle ne quitta pas Amine des yeux. Pendant la longue semaine qu'il passa au village, elle l'accompagna en promenade, elle lui présenta ses amis et elle lui apprit des jeux de cartes. Il faisait bien une tête de moins qu'elle et il avait la peau la plus sombre qu'on puisse imaginer. Il était tellement beau qu'elle avait peur qu'on le lui prenne. Peur qu'il soit une illusion. Jamais elle n'avait ressenti ça. Ni avec le professeur de piano quand elle avait quatorze ans. Ni avec son cousin Alain qui mettait sa main sous sa robe et volait pour elle des cerises au bord du Rhin. Mais arrivée ici, sur sa terre à lui, elle se sentit démunie.

★

Trois jours plus tard, ils montèrent dans un camion dont le chauffeur avait accepté de les conduire jusqu'à Meknès. Mathilde était incommodée par l'odeur du routier et par le mauvais état de la route. Deux fois, ils s'arrêtèrent au bord du fossé pour qu'elle puisse vomir. Pâle et épuisée, les yeux fixés sur un paysage auquel elle ne trouvait ni sens ni beauté, Mathilde fut submergée par la mélancolie. « Faites, se dit-elle, que ce pays ne me soit pas hostile. Ce monde me sera-t-il un jour familier ? » Quand ils arrivèrent à Meknès, la nuit était tombée et une pluie drue et glacée s'abattait contre le pare-brise du camion. « Il est trop tard pour te présenter ma mère, expliqua Amine. Nous dormons à l'hôtel. »

La ville lui parut noire et hostile. Amine lui en expliqua la topographie qui répondait aux principes émis par le maréchal Lyautey au début du protectorat. Une séparation stricte entre la médina, dont les mœurs ancestrales devaient être préservées, et la ville européenne, dont les rues portaient des noms de villes françaises et qui se voulait un laboratoire de la modernité. Le camion les déposa en contrebas, sur la rive gauche de l'oued Boufakrane, à l'entrée de la ville indigène. La famille d'Amine y vivait, dans le quartier de Berrima, juste en face du mellah. Ils prirent un taxi pour se rendre de l'autre côté du fleuve. Ils empruntèrent une longue route en montée, longèrent des terrains de sport et traversèrent une sorte de zone tampon, un no man's land qui séparait la ville en deux et où il était interdit de construire. Amine lui indiqua le camp Poublan, base militaire qui surplombait la ville arabe et en surveillait les moindres soubresauts.

Ils s'installèrent dans un hôtel convenable et le réceptionniste examina, avec des précautions de fonctionnaire, leurs papiers et leur acte de mariage. Dans l'escalier qui les menait à leur chambre, une dispute faillit éclater car le garçon d'étage s'obstinait à parler en arabe à Amine qui s'adressait à lui en français. L'adolescent jeta à Mathilde des regards équivoques. Lui qui devait fournir aux autorités un petit papier pour prouver qu'il avait le droit, la nuit, de marcher dans les rues de la ville nouvelle en voulait à Amine de coucher avec l'ennemie et de circuler en liberté. À peine eurent-ils déposé leurs bagages dans leur chambre, qu'Amine remit son manteau et son chapeau. « Je vais saluer ma famille. Je ne tarderai pas. » Il ne lui laissa pas le temps de répondre, claqua la porte et elle l'entendit courir dans l'escalier.

Mathilde s'assit sur le lit, ses jambes ramenées contre son torse. Que faisait-elle ici? Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même et à sa vanité. C'est elle qui avait voulu vivre l'aventure, qui s'était embarquée, bravache, dans ce mariage dont ses amies d'enfance enviaient l'exotisme. À présent, elle pouvait être l'objet de n'importe quelle moquerie, de n'importe quelle trahison. Peut-être Amine avait-il rejoint une maîtresse? Peut-être même était-il marié, puisque, comme son père le lui avait dit avec une moue gênée, les hommes ici étaient polygames? Il jouait peut-être aux cartes dans un bistrot à quelques pas d'ici, se réjouissant devant ses amis d'avoir faussé compagnie à sa pesante épouse. Elle se mit à pleurer. Elle avait honte de céder à la panique, mais la nuit était tombée, elle ne savait pas où elle était. Si Amine ne revenait pas, elle serait complètement

perdue, sans argent, sans ami. Elle ne connaissait même pas le nom de la rue où ils logeaient.

Quand Amine rentra, un peu avant minuit, elle était là, échevelée, le visage rouge et décomposé. Elle avait mis du temps à ouvrir la porte, elle tremblait et il crut que quelque chose s'était passé. Elle se jeta dans ses bras et elle tenta d'expliquer sa peur, sa nostalgie, l'angoisse folle qui l'avait étreinte. Il ne comprenait pas, et le corps de sa femme, accrochée à lui, lui sembla affreusement lourd. Il l'attira vers le lit et ils s'assirent l'un à côté de l'autre. Amine avait le cou mouillé de larmes. Mathilde se calma, sa respiration se fit plus lente, elle renifla plusieurs fois et Amine lui tendit un mouchoir qu'il avait caché dans sa manche. Il lui caressa lentement le dos et lui dit : « Ne fais pas la petite fille. Tu es ma femme maintenant. Ta vie est ici. »

Deux jours plus tard, ils s'installèrent dans la maison de Berrima. Dans les étroites ruelles de la vieille ville, Mathilde agrippa le bras de son mari, elle avait peur de se perdre dans ce labyrinthe où une foule de commerçants se pressaient, où les vendeurs de légumes hurlaient leurs boniments. Derrière la lourde porte cloutée de la maison, la famille l'attendait. La mère, Mouilala, se tenait au milieu du patio. Elle portait un élégant caftan de soie et ses cheveux étaient recouverts d'un foulard vert émeraude. Pour l'occasion, elle avait ressorti de son coffre en cèdre de vieux bijoux en or ; des bracelets de cheville, une fibule gravée et un collier si lourd que son corps chétif était un peu courbé vers l'avant. Quand le couple entra elle se jeta sur son fils et le bénit. Elle sourit à Mathilde qui prit ses mains dans les siennes et

contempla ce beau visage brun, ces joues qui avaient un peu rougi. « Elle dit bienvenue », traduisit Selma, la petite sœur qui venait de fêter ses neuf ans. Elle se tenait devant Omar, un adolescent maigre et taiseux, qui garda les mains derrière son dos et les yeux baissés.

Mathilde dut s'habituer à cette vie les uns sur les autres, à cette maison où les matelas étaient infestés de punaises et de vermine, où l'on ne pouvait se protéger des bruits du corps et des ronflements. Sa belle-sœur entraînait dans sa chambre sans prévenir et elle se jetait sur son lit en répétant les quelques mots de français qu'elle avait appris à l'école. La nuit, Mathilde entendait les cris de Jalil, le plus jeune frère, qui vivait enfermé à l'étage avec pour seule compagnie un miroir qu'il ne perdait jamais de vue. Il fumait continuellement le sebsi, et l'odeur du kif se répandait dans le couloir et l'étourdissait.

Toute la journée, des hordes de chats traînaient leurs profils squelettiques dans le petit jardin intérieur, où un bananier couvert de poussière luttait pour ne pas mourir. Au fond du patio était creusé un puits dans lequel la bonne, ancienne esclave, faisait remonter de l'eau pour le ménage. Amine lui avait dit que Yasmine venait d'Afrique, peut-être du Ghana, et que Kadour Belhaj l'avait achetée pour sa femme sur le marché de Marrakech.

Dans les lettres qu'elle écrivait à sa sœur, Mathilde mentait. Elle prétendait que sa vie ressemblait aux romans de Karen Blixen, d'Alexandra David-Néel, de Pearl Buck. Dans chaque missive, elle composait des aventures où elle se mettait en scène, au contact de populations indigènes tendres et superstitieuses. Elle se décrivait, portant bottes et chapeau, altière sur le dos d'un pur-sang arabe. Elle voulait qu'Irène soit jalouse, qu'elle souffre à chaque mot, qu'elle crève d'envie, qu'elle enrage. Mathilde se vengeait de cette grande sœur autoritaire et rigide, qui l'avait toute sa vie traitée comme un enfant et qui avait si souvent pris plaisir à l'humilier en public. « Mathilde l'écervelée », « Mathilde la dévergondée », disait Irène sans tendresse et sans indulgence. Mathilde avait toujours pensé que sa sœur avait échoué à la comprendre et qu'elle l'avait tenue prisonnière d'une affection tyrannique.

Quand elle était partie pour le Maroc, quand elle avait fui leur village, les voisins et l'avenir qu'on lui avait promis, Mathilde avait éprouvé un sentiment de

victoire. Elle écrivit d'abord des lettres enthousiastes où elle décrivait sa vie dans la maison de la médina. Elle insistait sur le mystère des ruelles de Berrima, en rajoutait sur la saleté des rues, le bruit et l'odeur des ânes qui transportaient les hommes et leurs marchandises. Elle trouva, grâce à une des religieuses du pensionnat, un petit livre sur Meknès où étaient reproduites des gravures de Delacroix. Elle posa sur une table de nuit le livre aux feuilles jaunies et elle voulut s'en imprégner. Elle apprit par cœur des passages de Pierre Loti qu'elle trouvait si poétique et elle s'émerveillait en pensant que l'écrivain avait dormi à quelques kilomètres d'ici et qu'il avait posé les yeux sur les murailles et le bassin de l'Agdal.

Elle raconta les brodeurs, les chaudronniers, les tourneurs sur bois assis en tailleur dans leurs boutiques creusées en sous-sol. Elle raconta les processions des confréries sur la place El-Hedim et le défilé des voyantes et des guérisseurs. Dans une de ses lettres, elle décrivit sur près d'une page la boutique d'un rebouteux qui vendait des crânes de hyènes, des corbeaux desséchés, des pattes de hérisson et du venin de serpent. Elle pensa que cela ferait forte impression sur Irène et sur son père Georges et que, dans leur lit, à l'étage de leur maison bourgeoise, ils l'envieraient d'avoir sacrifié l'ennui à l'aventure, le confort à une vie romanesque.

Tout dans le paysage était inattendu, différent de ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Il lui aurait fallu de nouveaux mots, tout un vocabulaire débarrassé du passé pour dire les sentiments, la lumière si forte qu'on vivait les yeux plissés, pour décrire la stupeur qui la saisissait,

jour après jour, devant tant de mystère et tant de beauté. Rien, ni la couleur des arbres, ni celle du ciel, ni même le goût que le vent laissait sur la langue et les lèvres, ne lui était familier. Tout avait changé.

Dans les premiers mois au Maroc, Mathilde passa beaucoup de temps derrière le petit bureau que sa belle-mère avait installé dans leurs appartements. La vieille femme lui vouait une déférence touchante. Pour la première fois de sa vie, Mouilala partageait sa maison avec une femme instruite et, lorsqu'elle voyait Mathilde penchée sur son papier à lettres brun, elle ressentait pour sa belle-fille une immense admiration. Elle avait interdit, dès lors, qu'on fasse du bruit dans les couloirs et elle obligea Selma à ne plus courir entre les étages. Elle refusait aussi que Mathilde passe ses journées dans la cuisine car elle pensait que ce n'était pas la place d'une Européenne capable de lire les journaux et de tourner les pages d'un roman. Alors Mathilde s'enfermait dans la chambre et elle écrivait. Elle y prenait rarement du plaisir tant, à chaque fois qu'elle se lançait dans la description d'un paysage ou dans l'évocation d'une scène vécue, son vocabulaire lui semblait limité. Elle butait sans cesse sur les mêmes mots, lourds et ennuyeux, et elle percevait alors, de manière confuse, que le langage était un champ immense, un terrain de jeux sans limites qui lui faisait peur et qui l'étourdissait. Il y avait tant à dire et elle aurait voulu être Maupassant pour décrire le jaune qui recouvrait les murs de la médina, pour rendre vivante l'agitation des jeunes garçons qui jouaient dans les rues où les femmes glissaient comme des fantômes, enveloppées dans leurs haïks blancs. Elle convoquait un

vocabulaire exotique qui, elle en était certaine, plairait à son père. Elle parlait de razzias, de fellahs, de djinns et de zelliges de toutes les couleurs.

Mais ce qu'elle aurait voulu, c'est qu'il n'y ait aucune barrière, aucun obstacle à son expression. Qu'elle puisse dire les choses ainsi qu'elle les voyait. Décrire les gosses au crâne rasé à cause de la teigne, tous ces garçons qui couraient d'une rue à l'autre, qui criaient et qui jouaient, se retournaient sur son passage, s'arrêtaient, et qui d'un regard sombre, d'un regard plus vieux qu'eux, l'observaient. Elle eut la bêtise, un jour, de glisser une pièce dans la main d'un petit en culotte courte qui n'avait pas cinq ans et portait un tarbouche trop large pour sa tête. Il n'était pas plus grand que les sacs de jute pleins de lentilles ou de semoule que l'épicier posait devant sa porte et dans lesquels Mathilde avait toujours fantasmé de plonger le bras. « Achète-toi un ballon », lui avait-elle dit et elle s'était sentie toute gonflée d'orgueil et de joie. Mais le petit avait crié et des enfants avaient surgi de toutes les rues adjacentes et ils s'étaient jetés sur Mathilde comme un essaim d'insectes. Ils invoquaient le nom de Dieu, ils disaient des mots en français mais elle ne comprenait rien et elle avait dû courir, sous les yeux moqueurs des passants qui pensaient « Ça lui apprendra à faire bêtement la charité ». Cette vie sublime, elle aurait voulu l'observer de loin, être invisible. Sa haute taille, sa blancheur, son statut d'étrangère la maintenaient à l'écart du cœur des choses, de ce silence qui fait qu'on se sait chez soi. Elle goûtait l'odeur du cuir dans l'étroitesse des rues, celle du feu de bois et de la viande fraîche, l'odeur mêlée de l'eau croupie et des poires trop

mûres, de la bouse des ânes et de la sciure de bois. Mais elle n'avait pas de mots pour ça.

Quand elle était lasse d'écrire ou de relire des romans connus par cœur, Mathilde s'allongeait sur la terrasse où on lavait le linge et où l'on mettait la viande à sécher. Elle écoutait les conversations de la rue, les chansons des femmes dans ces coulisses qui leur étaient dévolues. Elle les regardait, comme des funambules, passer parfois d'une terrasse à l'autre et manquer de se rompre le cou. Les filles, les bonnes, les épouses criaient, dansaient, se faisaient des confidences sur ces toits qu'elles ne désertaient que la nuit ou à midi, quand le soleil tapait trop fort. Cachée par un petit muret, Mathilde répétait les quelques insultes qu'elle connaissait pour parfaire son accent et les passants levaient la tête et l'insultaient en retour. « *Lay atik typhus!* ! » Ils pensaient sans doute que c'était un petit garçon qui se moquait d'eux, un che-napan dévoré d'ennui à force de traîner dans les jupes de sa mère. Elle avait l'oreille toujours à l'affût et elle absorba le vocabulaire avec une rapidité qui prit tout le monde de court. « Hier encore elle ne comprenait rien ! » s'étonna Mouilala et, dès lors, on fit attention à ce qu'on disait en sa présence.

C'est dans la cuisine que Mathilde apprit l'arabe. Elle finit par s'y imposer et Mouilala accepta qu'elle s'assoie pour regarder. On lui lançait des clins d'œil, des sourires, on chantait. Elle apprit d'abord à dire tomate, huile, eau et pain. Elle apprit le chaud, le froid, le lexique des

1. « Que Dieu te donne le typhus ! »

épices, puis vint celui du climat : sécheresse, pluie, gel, vent chaud et même tempête de sable. Avec ce vocabulaire, elle put aussi dire le corps et parler d'amour. Selma, qui apprenait le français à l'école, lui servait d'interprète. Souvent, lorsqu'elle descendait pour le petit déjeuner, Mathilde trouvait Selma endormie sur les banquettes du salon. Elle grondait Mouilala qui se fichait que sa fille s'instruise, qu'elle ait de bonnes notes et qu'elle soit assidue. Elle laissait la petite dormir comme un ours et n'avait pas le cœur de la réveiller tôt pour l'école. Mathilde avait tenté de convaincre Mouilala que Selma pourrait gagner, par l'éducation, son indépendance et sa liberté. Mais la vieille femme avait froncé les sourcils. Son visage, d'habitude si affable, s'était assombri et elle en avait voulu à la nassrania¹ de lui faire la leçon. « Pourquoi la laissez-vous rater l'école? Vous mettez son avenir en péril. » De quel avenir cette Française pouvait-elle bien parler? s'était demandé Mouilala. Quelle importance si Selma passait la journée à la maison, si elle apprenait à farcir des intestins puis à les recoudre plutôt que de noircir les pages d'un cahier? Mouilala avait eu trop d'enfants, trop de soucis. Elle avait enterré un mari et plusieurs bébés. Selma était son cadeau, son repos, la dernière occasion que la vie lui offrait de se montrer tendre et indulgente.

Pour son premier ramadan, Mathilde décida de jeûner elle aussi et son mari la remercia de se plier ainsi à leurs rites. Tous les soirs, elle but la harira dont elle n'aimait pas le goût et elle se leva avant le soleil pour manger

1. La nazaréenne, terme utilisé pour désigner les chrétiens.

des dattes et boire du lait caillé. Pendant le mois saint, Mouilala ne quitta plus la cuisine et Mathilde, gourmande et velléitaire, ne comprenait pas qu'on puisse se priver de nourriture et passer ses journées dans les effluves de tajines et de pain. Les femmes, de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, roulaient des pâtes d'amandes, trempaient des gâteaux frits dans le miel. Elles pétrissaient la pâte imbibée de graisse et l'étiraient jusqu'à ce qu'elle devienne aussi fine que du papier à lettres. Leurs mains ne craignaient ni le froid ni la chaleur et elles posaient leurs paumes à même les plaques brûlantes. Le jeûne les rendait pâles et Mathilde se demanda comment elles résistaient, dans cette cuisine surchauffée, où l'odeur de la soupe montait jusqu'à vous étourdir. Elle, pendant ces longues journées de privation, ne pouvait penser à autre chose qu'à ce qu'elle allait manger quand la nuit tomberait. Elle faisait rouler la salive dans sa bouche, les yeux fermés, allongée sur une des banquettes humides du salon. Elle combattait son mal de tête en se figurant des tranches de pain fumantes, des œufs frits à la viande boucanée, des cornes de gazelle trempées dans le thé.

Puis quand l'appel à la prière retentissait, les femmes disposaient sur la table une carafe de lait, des œufs durs, le bol de soupe fumante, les dattes qu'elles ouvraient avec leurs ongles. Mouilala avait une attention pour chacun; elle farcissait des raïs de viande et ajoutait du piment dans celles de son fils cadet qui aimait que sa langue lui brûle. Elle pressait des oranges pour Amine dont la santé l'inquiétait. Debout sur le seuil du salon, elle attendait que les hommes, le visage encore froissé par la sieste, rompent le pain, qu'ils épluchent un œuf dur, qu'ils se

laissent aller contre un coussin pour enfin rejoindre la cuisine et se sustenter. Mathilde n’y comprenait rien. Elle disait : « C’est de l’esclavage ! Elle cuisine toute la journée et elle doit encore attendre que vous ayez mangé ! Je n’arrive pas à y croire. » Elle s’offusquait devant Selma qui, assise sur le rebord de la fenêtre dans la cuisine, riait.

Elle cria sa colère à Amine et elle la répéta après l’Aïd el-Kébir, fête qui donna lieu à une dispute terrible. La première fois, Mathilde resta silencieuse, comme pétrifiée par le spectacle des bouchers aux tabliers couverts de sang. Depuis la terrasse, sur le toit de la maison, elle observa les ruelles silencieuses de la médina dans lesquelles se déplaçaient les silhouettes de ces bourreaux et puis de jeunes garçons qui faisaient des allers-retours entre les maisons et le four. Des ruisseaux de sang chaud et bouillonnant coulaient de maison en maison. Une odeur de chair crue flottait dans l’air et, sur des crochets de fer, on pendait la peau lainée de la bête aux portes des habitations. « C’est un bon jour, avait pensé Mathilde, pour commettre un assassinat. » Sur les autres terrasses, dans le domaine des femmes, on s’activait sans relâche. Elles coupaient, évidaient, écorchaient, écartelaient. Dans la cuisine, elles s’enfermaient pour nettoyer les entrailles, débarrasser les intestins de l’odeur de merde avant de les farcir, de les coudre, et de les faire revenir longtemps dans une sauce piquante. Il fallait séparer la graisse de la chair, mettre la tête de la bête à cuire car même les yeux seraient mangés par le fils aîné qui planterait son index dans le crâne et en retirerait les globes luisants. Amine, quand elle vint lui dire que c’était « une fête de sauvages », « un rite de gens cruels », que la viande crue et

le sang la dégoûtaient au point de vomir, leva au ciel ses mains tremblantes et s'il se retint de les écraser contre la bouche de sa femme, c'est parce que c'était un jour sacré et qu'il devait à Dieu d'être calme et compatissant.

★

À la fin de chaque lettre, Mathilde demandait à Irène de lui envoyer des livres. Des romans d'aventures, des recueils de nouvelles qui auraient pour décor des pays froids et lointains. Elle n'avoua pas qu'elle ne se rendait plus à la librairie, dans le centre de la ville européenne. Elle avait en horreur ce quartier de commères, femmes de colons et de militaires, elle se sentait prête à tuer dans ces rues où elle avait tant de mauvais souvenirs. Un jour de septembre 1947, alors qu'elle était enceinte de sept mois, elle s'était retrouvée sur l'avenue de la République que la plupart des Meknassis appelaient simplement « l'Avenue ». Il faisait chaud et ses jambes étaient enflées. Elle s'était dit qu'elle pourrait aller au cinéma Empire ou se rafraîchir sur la terrasse du Roi de la Bière. Deux jeunes femmes l'avaient alors bousculée. La plus brune s'était mise à rire : « Regarde celle-là. C'est un Arabe qui l'a engrossée. » Mathilde s'était retournée et elle avait saisi la manche de la jeune femme, qui s'était dégagée dans un sursaut. S'il n'y avait pas eu ce ventre, si la chaleur n'avait pas été si harassante, Mathilde l'aurait poursuivie. Elle lui aurait fait la peau. Elle aurait rendu tous les coups qu'elle avait reçus au cours de sa vie. Petite fille insolente, adolescente lubrique, épouse indocile, elle avait essuyé les gifles et les brimades, la rage de ceux

qui voulaient faire d'elle une femme respectable. Ces deux inconnues auraient payé pour la vie de domestication que Mathilde endurait.

Aussi étrange que cela paraisse, Mathilde ne pensa jamais qu'Irène ou Georges puissent ne pas la croire et encore moins qu'ils puissent venir un jour lui rendre visite. Quand elle s'installa à la ferme, au printemps 1949, elle se sentit libre de mentir sur la vie de propriétaire terrienne qu'elle y menait. Elle n'avoua pas que l'agitation de la médina lui manquait, que la promiscuité, qu'elle avait un temps maudite, lui semblait à présent un sort enviable. Souvent, elle écrivait « J'aurais voulu que tu me voies » et elle ne mesurait pas que se trouvait là l'aveu de son immense solitude. Elle s'attristait de toutes ces premières fois qui n'intéressaient personne à part elle, de cette existence sans spectateurs. À quoi bon vivre, pensait-elle, si ce n'est pas pour être vue ?

Elle concluait ses missives par « Je vous aime », ou « Vous me manquez » mais elle ne fit jamais part de son mal du pays. Elle ne céda pas à la tentation de leur dire que les vols de cigognes, qui arrivaient sur Meknès au début de l'hiver, la plongeaient dans une intense mélancolie. Ni Amine ni les gens de la ferme ne partageaient son amour des animaux et quand, un jour, elle évoqua devant son mari le souvenir de Minet, le chat de son enfance, celui-ci leva les yeux au ciel devant tant de mièvrerie. Elle recueillit des chats, qu'elle apprivoisa avec du pain trempé dans du lait et quand les femmes berbères la regardaient, trouvant que ce pain donné au chat était gâché, elle pensait : « Il faut rattraper l'amour perdu, ils ont tellement manqué. »

LEÏLA SLIMANI

Le pays des autres

En 1944, Mathilde, une jeune Alsacienne, s'éprend d'Amine Belhaj, un Marocain combattant dans l'armée française. Après la Libération, le couple s'installe au Maroc à Meknès, ville de garnison et de colons. Tandis qu'Amine tente de mettre en valeur un domaine constitué de terres rocailleuses et ingrates, Mathilde se sent vite étouffée par le climat rigoriste du Maroc. Seule et isolée à la ferme avec ses deux enfants, elle souffre de la méfiance qu'elle inspire en tant qu'étrangère et du manque d'argent. Le travail acharné du couple portera-t-il ses fruits ? Les dix années que couvre le roman sont aussi celles d'une montée inéluctable des tensions et des violences qui aboutiront en 1956 à l'indépendance de l'ancien protectorat.

Tous les personnages de ce roman vivent dans « le pays des autres » : les colons comme les indigènes, les soldats comme les paysans ou les exilés. Les femmes, surtout, vivent dans le pays des hommes et doivent sans cesse lutter pour leur émancipation. Après deux romans au style clinique et acéré, Leïla Slimani, dans cette grande fresque, fait revivre une époque et ses acteurs avec humanité, justesse, et un sens très subtil de la narration.

Leïla Slimani est née en 1981. Elle est l'auteure de deux romans parus aux Éditions Gallimard, Dans le jardin de l'ogre (« Folio » n° 6062) et Chanson douce (« Folio » n° 6492), qui a obtenu le prix Goncourt 2016 et le Grand Prix des lectrices de Elle 2017.



Le pays des autres
Leïla Slimani

Cette édition électronique du livre
Le pays des autres de Leïla Slimani
a été réalisée le 27 janvier 2020
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072887994 - Numéro d'édition : 364184)
Code Sodis : U31711 - ISBN : 9782072888007.
Numéro d'édition : 364185